CORPS ET FORMES DE SUBJECTIVATION EN PSYCHANALYSE

Joel Birman

Resumée:

Une investigation de la présence remarquable de symptômes corporels en des perturbations éminemment psychiques, dans laquelle s'articule cette présence - signe du mal-être dans l'actualité - les relations entre corps, discours et fantasme, celles-ci marquées, dans la postmodernité, par le silence. Dans ce parcours, on traverse encore le rapport entre la psychanalyse et la médecine, à partir de l'oeuvre de Freud, en indiquant quelques transformations que ces relations ont souffert jusqu'à nos jours.

I. Cartographie du malaise

La présence de symptômes corporels lors de troubles éminemment psychiques, si nous considérons correctement leurs formes de production, sont aujourd'hui chaque fois plus fréquents. Je pourrais affirmer encore, carrément, que cela s'est peu à peu imposé sur la scène de l'actualité. L'influence indubitable du registre psychique sur les divers symptômes corporels est donc devenue banale, comme forme privilégiée de manifestation du malaise au cours de ces dernières décennies. Parcourant des sentiers inattendus et inédits, apparaissant comme d'abruptes court-circuits – qui tracent une autre forme de manifestation du malaise -, le psychique explose toujours avec fracas dans le registre somatique. Cependant, à la limite, la manifestation dont nous parlons se loge dans des fentes qui sont le plus souvent clairement anti-expressives, et se caractérisent surtout par le silence.

C'est là que se trouve le paradoxe initial, que nous désirons mettre en relief ici: les troubles en question se définissent toujours comme étant bruyants, et même, fracassants. Or, les turbulences dont nous voulons traiter sont presque toujours silencieuses. En d'autres mots: les bruits stridents ne s'articulent pas dans le champ du langage, de manière à s'inscrire dans le registre de l'audible.

Psychanalyste, Membre Effectif de l'*Espace Analytique*, Président de l'*Espaço Brasileiro de Estudos Psicanalíticos*, Professeur Titulaire de l'Instituto de Psicologia de la Universidade Federal de Rio de Janeiro et Professeur Adjoint de l'Instituto de Medicina Social de la Universidade do Estado Do Rio de Janeiro.

Je me réfère ici, évidemment, au malaise qui est présent dans la tradition occidentale. Car c'est là que le somatique, en tant qu'emblème du malaise, s'accroît comme terrain symptomatique. Dans d'autres traditions, considérées souvent moins développées, le somatique se manifeste toujours sous une forme audible, non silencieuse. Comme nous le savons, cela s'est produit aussi à d'autres moments de l'histoire de l'Occident, même très récemment encore, au XX^e siècle. La question qui s'impose ici immédiatement est donc la suivante: qu'est-ce qui produirait le silence du somatique, de sorte qu'il ait tendance à perdre son expressivité?

A quoi tout cela se doit-il? Que signifie cette modalité spécifique actuelle de la manifestation du malaise? Ce sont ces questions qui inspirent le présent essai et qui en constituent le point de départ. En effet, tout en n'ayant pas la prétention d'y répondre directement et complètement, le but qui m'a orienté dans cette incursion critique a consisté à chercher à situer théoriquement cette problématique. Il a fallu en esquisser les frontières, afin de cerner les lignes de force qui la constituent, en essayant par là de saisir ses conditions concrètes de possibilité.

Pour dégager ici quelques lignes, capables de nous orienter effectivement dans le dessin de ces frontières, nous devons savoir nous situer dans l'espace privilégié de ses murmures, où ce mal se matérialise par la demande de soins et de soulagement. C'est-à-dire qu'il faut considérer avec exactitude les champs socialement définis de sa réception, dans leur dimension historique, afin d'évaluer comment les différents discours font face à ce malaise énoncé par les voies du somatique. La clinique doit donc être mon point de départ, car c'est toujours par son intermédiaire que les murmures du malaise sont décelés et accueillis dans leur turbulence, même si l'on considère que les destins de celui-ci sont toujours ceux d'une impasse dans le domaine des divers dispositifs des soins existants.

Il est donc nécessaire d'évoquer et de reconnaître avec justesse que la manifestation du malaise par les voies tortueuses du somatique provoque surtout un effet déconcertant dans les différents champs de la réception clinique. Cela est visible à la fois dans tous les terrains qui prodiguent des soins, c'est-à-dire, ceux qui sont occupés par la médecine, la psychiatrie, et la psychanalyse - qui ne savent trop quoi en faire, chacune à sa façon.

En effet, si la médecine est toujours impuissante face au corps murmurant mais silencieux, et que la psychiatrie est incapable de le régler efficacement par l'emploi des derniers instruments de la psychopharmacologie, la psychanalyse, centrée sur le champ de la parole et du langage, espère par contre toujours, quoique de manière incertaine, que l'inaudible se transforme finalement en verbe, pour que puissent alors être effectués des gestes soignants. Par conséquent, la scène de la clinique se dramatise, par les impasses qui se multiplient dans ces divers champs de réception, la perplexité prend littéralement forme de corps, constituant un volume toujours croissant en ses effets d'opacité.

Cela a provoqué le développement de nombreuses thérapies corporelles et autres modalités de psychothérapies alternatives, chacune cherchant à répondre aux nouveaux murmures du malaise, afin de pouvoir lui offrir des destins capables de l'apaiser. Dans ce but, elles font appel à ce qui est directement corporel dans leurs approches cliniques, et mélangent dans leurs diverses alchimies thérapeutiques les différents registres du naturel et du mystique, dans des proportions qui varient selon leurs conceptions, afin d'atteindre le corps par l'intermédiaire de leurs interventions cliniques.

La question qui s'impose maintenant consiste à savoir comment considérer de telles impasses. Quelle lecture doit-on en faire? Et, à part cela, comment est-il possible d'aborder une si profuse production symptomatique, centrée sur le somatique? C'est en adoptant une conduite appropriée que je pourrai tracer les frontières de cette problématique énoncée plus haut. Et c'est précisément ce que je me propose d'entreprendre maintenant.

II. Silence et parole

Il faut, avant toute chose, que nous nous demandions si nous nous trouvons en ce moment face à quelque chose d'absolument nouveau, ou si la problématique qui est en train de nous provoquer est plus ancienne que nous aimerions l'admettre. En effet, il est peut-être impossible d'affirmer qu'il s'agisse-là de quelque chose de définitivement inédit dans le domaine de la psychopathologie en général, et de la psychanalyse en particulier. Toutes deux se sont d'ailleurs déjà penchées depuis longtemps sur l'étude et le traitement des symptômes psychosomatiques. Nous pouvons même affirmer, sans l'ombre d'un doute, que c'est la psychanalyse qui a constitué le champ psychosomatique proprement dit, ce qui a eu pour conséquence que la psychopathologie s'intéresse également à l'exploration de ce nouveau continent du malaise.

Effectivement, depuis au moins les années 10 du siècle dernier, avec Ferenczi¹ et Groddeck², le discours psychanalytique commence à faire la lecture des troubles psychosomatiques, qui s'est plus tard déployée dans la réalisation de travaux de recherches systématiques, entrepris aussi bien par la psychanalyse que par la psychiatrie. Ce n'est qu'entre les années 40 et 60, cependant, que la psychosomatique est devenue une spécialité à proprement parler.³

En ce qui concerne la psychanalyse, des lignes spécifiques de recherche ont été établies, ayant à Chicago et à Paris leurs pôles de développement les plus consistants. De véritables écoles de psychosomatique ont ainsi été créées, lançant des hypothèses précises à propos des troubles en question, et indiquant, d'autre part, des modalités particulières d'intervention thérapeutique.

La lecture faite par Alexander et French s'est distinguée par la différence concise qu'elle a cherché à établir entre le symptôme de l'hystérie et le symptôme psychosomatique. Ainsi, le premier se caractérise par la présence emblématique de formes inconscientes de symbolisation, et par le fait qu'il

¹ A ce sujet, voir: Ferenczi, S. *Psychanalyse II. Oeuvres Complètes*. Volume II, Paris, Payot, 1974; Ferenczi, S. *Psychanalyse III. Oeuvres Complètes*. Vol. III. Paris, Payot, 1974.

² A ce sujet, voir: Groddeck, G. *Le livre du ça*. Paris, Gallimard, 1973; Groddeck, G. *La maladie, l'art et le symbole*. Paris, Gallimard, 1969.

³ Birman, J. *Enfermidade e Loucura*. Sobre a medicina das interrelações. Rio de Janeiro, Campus, 1980.

existe un corps parlant proprement dit; tandis que dans le second, la symbolisation est, à la limite, inexistante, et le corps silencieux⁴ surgit, dans lequel le symptôme n'est qu'une décharge directe de l'excitabilité psychique. Par ce biais, on énonçait alors la précarité des mécanismes de symbolisation du symptôme psychosomatique. C'est de là que viendront les impasses cliniques du discours psychanalytique vis-à-vis de ce genre de symptôme, car celui-ci se base toujours sur le registre symbolique pour adopter une procédure du point de vue méthodologique.

Par ailleurs, Marty et M'Uzan ont cherché à souligner la présence dans la subjectivité d'une forme spécifique de pensée, nommée avec justesse opératoire, pour interpréter l'existence énigmatique de cette modalité silencieuse du fonctionnement psychosomatique.⁵ C'est donc par cette voie que l'école française a essayé de cerner les impasses de la symbolisation ici présentes, lorsque l'excitabilité psychique se transforme immédiatement en somatisation, et non plus en conversion hystérique.

Or, bien avant les études de Ferenczi et de Groddeck, la problématique du corps faisait déjà partie du champ psychanalytique, même si elle n'avait pas encore pris la forme de l'investigation psychosomatique. Il est important de bien mettre ce fait en relief, dans la mesure où la psychanalyse a entrepris une lecture originale du corps, et que celle-ci a précédé de beaucoup le discours psychosomatique. Cela signifie que la psychanalyse s'est constituée en tant que savoir en énonçant une lecture sur le psychisme selon laquelle le corps faisait fondamentalement partie de ce-dernier. Ce serait-là la plus grande innovation formulée par la psychanalyse, ainsi que nous aurons encore l'occasion de le voir au cours de ce travail.

Néanmoins, il faut préciser tout de suite que le concept de corps n'est plus identifié à celui de somatique. Ni à celui d'organisme. Nous avons donc plusieurs registres conceptuels, qui ne se superposent pas du tout. C'est ce que je vais commencer à développer par la suite, en reprenant la lecture du discours freudien. Car c'est précisément ce discours qui a proposé une nouvelle place pour le corps dans la subjectivité, et qui a précédé de beaucoup les considérations psychanalytiques sur la psychosomatique. Celle-ci serait

⁴ Alexander, F., French T.A. *Studies in psychosomatic medicine*. New York, The Ronald Press, 1948.

⁵ Marty, P., M'Uzan, M. *L'Investigation psychosomatique*. Paris, P.U.F., 1963.

déjà, par conséquent, une dérivation et un dédoublement d'une lecture antérieure, qui a eu chez Freud sa principale formulation.

III. Discours et Fantasme

Ainsi, dès le début des années 90, au XIX^e siècle, Freud critique déjà la médecine positiviste, qui détenait alors l'hégémonie du domaine des soins. Celle-ci était centrée uniquement sur une lecture objectiviste des symptômes, et ignorait donc quelque chose d'évident: le fait que c'est toujours par l'intermédiaire du langage que les malades communiquent leurs maux aux médecins.⁶ Freud établit alors une distinction essentielle, entre le récit des souffrances fait par les malades, qui avaient le psychisme pour pôle de référence, et l'infirmité, qui avait dans le somatique son repère primordial.⁷ Dans ce contexte-là, le malaise en tant qu'expérience s'inscrivait toujours dans le registre du discours, malgré le fait que le référent puisse être psychique ou somatique.⁸

Cette lecture théorique de Freud implique déjà une rupture épistémologique de grande portée, chargée d'une signification capitale. Et ce, parce que, en introduisant la centralité du discours du malade dans sa demande de soins, Freud a rendu le registre du langage autonome vis-à-vis des référentiels psychique et somatique. Nous pouvons entrevoir ici, en sourdine encore et dans les entre-lignes de la formulation freudienne, une critique au dualisme cartésien, polarisé, comme nous le savons, entre le registre du corps et celui de l'esprit.⁹ Elle indiquait, par conséquent, que le discours qu'il énonçait avait la prétention de dépasser ce dualisme.

Tout cela a été formulé dans un essai éminemment clinique, sans la moindre connotation métapsychologique, intitulé : "Traitement Psychique".¹⁰ Un essai séminal pour le projet freudien, comme nous pouvons facilement nous en rendre compte, dans la mesure où il affirme que le traitement du malaise sera

⁶ Freud, S., "Traitement Psychique" (1980). In: Freud, S., *Résultats, Idées, Problèmes*. Volume I, 1890-1920. Paris, P.U.F., 1984.

⁷ Freud, S., Idem.

⁸ Freud, S., Idem.

⁹ Descartes, R., "Méditations. Objections et Réponses" (1641). In: *Oeuvres et Lettres de Descartes*. Paris, Gallimard (Pléiade), 1949.

toujours, avant tout, psychique, indépendamment du fait d'avoir pour référence le corps ou bien l'esprit. Et cela, parce que la parole est au coeur-même de l'expérience de la subjectivité souffrante.

C'est-là le geste fondateur du discours psychanalytique, dans la mesure où il a bouleversé la tradition fixée quant aux rapports entre le psychisme et le somatique. C'est pourquoi l'essai dont nous parlons est séminal pour la constitution d'une autre perspective théorique. Il a provoqué, par la suite, l'introduction d'une nouvelle cartographie de ces registres, où le psychique et le somatique sont fondamentalement imbriqués.

Nous pouvons rapprocher cet essai initial de Freud d'un autre, bien postérieur, publié en 1923, relatif à la critique de la médecine positiviste. Il s'agit d'un essai nommé "Une névrose démoniaque au XVII^e siècle"¹¹, dans lequel Freud a décidément inscrit la psychanalyse au sein d'une généalogie qui a pour origine la démonologie du Moyen Âge. Car toutes deux, aussi bien la psychanalyse que la démonologie, possèdent des points de tangence et de superposition fondamentaux, faisant qu'elles s'opposent, ensemble, aux présuppositions de la médecine positiviste.¹²

Un tel énoncé peut surprendre par son radicalisme et son audace théoriques, dans la mesure où il insère la psychanalyse et la démonologie dans une unique tradition, systématiquement opposée à celle de la médecine positiviste. Comment cela est-il possible, se demanderait avec pertinence le lecteur ébahi de l'actualité, immergé dans les certitudes du scientisme triomphant de la médecine?

Le champ de tangence et de superposition entre ces discours est le registre du fantasme. C'est la reconnaissance de la puissance et de l'efficacité de celui-ci par les discours psychanalytique et démonologique qui les rapprocherait d'une manière décisive, mais qui, à la fois, les placerait, ensemble, contre la médecine positiviste.¹³

Sur ce point, le discours freudien a été emphatique, ne laissant aucun doute, étant donné que "la théorie démonologique de ces temps obscurs a fini

¹⁰ Freud, S., "Traitement Psychique". In: Freud, S., *Résultats, Idées, Problèmes*". 1890-1920. Vol. I. Op.cit.

¹¹ Freud, S., "Une névrose démoniaque au XVII^e siècle", (1923). In: Freud, S., *Essais de Psychanalyse Appliquée*. Paris, Gallimard, 1933.

¹² Freud, S., Idem.

par vaincre toutes les conceptions somatiques de la période de la science ‘exacte’¹⁴. Partant de cette formulation incisive, le discours freudien a pu rapprocher, tout de suite après, les “états de possession” et les “névroses”, par l’intermédiaire de la positivité évanescence nommée justement fantasme.¹⁵

Nous pouvons donc conclure de tout ce qui a été dit, non seulement que la critique de la médecine positiviste est fondatrice de la psychanalyse en tant que savoir, dans la mesure où la constitution de celle-ci implique le démantèlement cartographique des présuppositions de la première, mais aussi que la considération théorique de l’efficacité du fantasme effectuée par la psychanalyse est, avec la reconnaissance du discours dans l’expérience subjective, la condition de possibilité de la disjonction épistémologique en question.

Par conséquent, par l’importance accordée aux concepts de discours et de fantasme dans la subjectivité, la psychanalyse a établi une rupture épistémologique avec le champ de la médecine positiviste. Dans cette rupture définitive, cependant, la psychanalyse vise ce qui fait justement partie des présuppositions de la médecine positiviste, c’est-à-dire le dualisme cartésien, fondé sur l’opposition entre les registres du corps et de l’esprit. Et c’est ici que se situe la question fondamentale, dans l’élégie attribuée par la psychanalyse aux concepts de discours et de fantasme.

C’est encore comme conséquence de tout ce qui vient d’être dit que, dans l’oeuvre inauguratrice de la psychanalyse en tant que savoir, le discours freudien affirme non seulement que les rêves ont un sens¹⁶ et sont une réalisation de désir¹⁷, mais aussi que la reconnaissance théorique de l’ordre du langage et du fantasme est absolument nécessaire pour donner un fondement à de telles propositions. Pour cela, il fallait à nouveau s’opposer à la tradition de la médecine positiviste, ainsi qu’au discours de la psychologie en vigueur à l’époque, pour lesquels les rêves étaient simplement des productions destituées de sens, des effets mineurs du fonctionnement cérébral.¹⁸ La psychanalyse naissante, dans l’ “Interprétation des Rêves”, établit donc son

¹³ Idem.

¹⁴ Ibidem.

¹⁵ Ibidem.

¹⁶ Freud, S., *L’Interprétation des Rêves* (1900). Chap. I. Paris, P.U.F., 1976.

¹⁷ Freud, S., Idem, Chap.II.

inscription généalogique dans le champ de la tradition populaire de la lecture du rêve,¹⁹ contre les traditions positivistes de la médecine et de la psychologie²⁰, dans la mesure où pour elle, les rêves ont toujours eu un sens, tandis que, pour les autres, ils en étaient entièrement dépourvus.

Ce fut par l'étude approfondie et systématique de ces jonctions et disjonctions théoriques que le discours freudien a pu affirmer, d'abord, la thèse selon laquelle le rêve et le symptôme étaient des formations psychiques équivalentes²¹, puis que les lapsus²² et les actes manqués²³ étaient, eux aussi, des formations psychiques équivalentes, et qu'il a alors proposé une métapsychologie de l'appareil psychique²⁴ et la constitution de l'inconscient comme étant l'un des registres de celui-ci.²⁵

Dans tout cela, la médecine positiviste était toujours la cible visée par le discours freudien. C'est d'ailleurs par la critique systématique de cette-dernière qu'il s'est constitué, en proposant une nouvelle cartographie pour le corps et le psychisme, ayant dans le langage et le fantasme ses points d'ancrage essentiels. L'Hystérie, en tant que figure énigmatique aux yeux de la médecine positiviste de la fin du XIX^e, constitua le ressort qui a fait démarrer cette aventure théorique entreprise par la psychanalyse.

IV. Intensités

Dans l'essai sur le "Traitement Psychique", Freud était déjà centré sur les rumeurs provoquées par l'hystérie dans le domaine de la médecine positiviste. Comme nous le savons, celle-ci était alors prisonnière d'une impasse.²⁶ Le discours freudien formula une solution inventive pour cette situation, caractérisée par son élégance théorique et par l'économie des

¹⁸ Freud, S., Idem. Chap.I.

¹⁹ Idem.

²⁰ Ibidem.

²¹ Ibidem, Introduction.

²² Freud, S., *Psychopathologie de la vie quotidienne*. (1901). Paris, Payot, 1973.

²³ Freud, S., Idem.

²⁴ Freud, S., *L'Interprétation des rêves*. Chap.VII. Op cit.

²⁵ Freud, S., Idem..

²⁶ Gauchet, M., Swain, G. *Le vrai Charcot*. Les chemins imprévus de l'inconscient. Paris, Calmann-Lévy, 1999.

concepts énoncés.²⁷ Or, à la suite de cette intervention, quelque chose de bien plus fondamental fut, sans aucun doute, introduit sur la scène théorique. La psychanalyse a été historiquement construite en faisant une critique systématique du savoir médical, en lui reprochant la lecture objective qu'il faisait des maladies. En effet, ce fut pour souligner non seulement la position stratégique du malade au cours du processus de production de la maladie, mais également dans le but d'attirer l'attention sur le fait que la médecine aurait dû se tourner vers le champ de l'expérience imaginaire de celui-ci dans sa pratique thérapeutique, et laisser de côté son évident regard objectif, que la psychanalyse s'est constituée en tant que savoir et expérience clinique.

Inaugurée au tournant entre le XIX^e et le XX^e siècles, la clinique a trouvé une de ses caractéristiques essentielles dans le colloque singulier établi entre les figures du médecin et du malade.²⁸ L'emploi de l'examen a été l'instrument méthodologique employé pour ordonner ce colloque²⁹, qui a trouvé dans le modèle de l'anatomie pathologique son fondement épistémologique.³⁰ C'est pourquoi elle a été appelée anatomo-clinique, étant donné que la pluralité de signes et de symptômes exhibés par le malade renvoyaient, en dernière instance, à une lésion inscrite dans le corps anatomique.³¹

C'est par cette voie-là que la médecine clinique a progressivement laissé de côté toute préoccupation envers les registres imaginaire et discursif, toujours présents dans l'expérience subjective de la maladie, et ne s'est intéressée qu'au registre objectif de cette-dernière. Il suffisait d'établir la relation causale entre la production symptomatique et la lésion du corps anatomo-pathologique, pour que le diagnostic définisse les opérations thérapeutiques devant être adoptées. L'anamnèse effectuée par le médecin ne servait qu'à esquisser l'histoire de la maladie, et à fixer ainsi l'examen clinique, qui se dédoublait finalement dans le diagnostic et la prescription thérapeutique. C'est pourquoi le malade a peu à peu été exclu et forcé de se taire sur la scène de la maladie.

²⁷ Voir, à ce sujet: Freud, S., "Les psychonévroses de défense". In: Freud, S., *Névrose, Psychose et Perversion*. Paris, P.U.F., 1973; Freud, S., "Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense" (1896). Idem, Freud, S., "L'Hérédité et l'étiologie des névroses" (1896); Idem, Freud, S., "L'étiologie de l'hystérie" (1896); Idem Freud, S., Breuer, J. *Etudes sur l'hystérie*. Paris, P.U.F., 1971; Freud, S., "Fragments d'une analyse d'hystérie (Dora)". (1905). In: Freud, S., *Cinq Psychanalyses*. Paris, P.U.F., 1975.

²⁸ Foucault, M., *Naissance de la Clinique*. Une archéologie du regard médical. Paris, P.U.F., 1963.

²⁹ Foucault, M. Idem.

³⁰ Ibidem.

Par conséquent, sa singularité a progressivement été mise de côté, bannie de toute implication dans le processus du “tomber malade”.

L’hystérie a certainement constitué le premier grand échec de la nouvelle épistémologie de la médecine à la fin du XIX^e siècle. Car la multiplicité et l’évanescence de ses symptômes corporels, avec en plus leur immense mobilité, étaient irréductibles à toute explication anatomo-pathologique. Il n’existait aucune lésion dans le corps souffrant de l’hystérique, qui se montrait absolument muet sur ce point-là, malgré son exubérant bavardage gestuel et langagier.

Par contre, la psychanalyse a justement été constituée par le déchiffrement des impasses imposées par l’hystérie à la rationalité clinique. Mais, pour que cela se produise, elle s’est vue obligée de dégager ce qui en était seulement le résidu, c’est-à-dire, le bavardage exubérant présent dans l’expérience hystérique, en l’articulant au caléidoscope soi-disant énigmatique de la symptomatologie corporelle qu’elle présentait. La psychanalyse a donc énoncé l’existence d’un corps parlant dans l’hystérie, dont les spécificités de l’anatomie imaginaire étaient forgées par le langage et le fantasme.

Il est aisé de reconnaître ici comment le discours freudien a été élaboré en réintroduisant ce que la médecine positiviste avait abandonné et exclu intentionnellement de l’expérience de la maladie, et combien il lui a rendu toute son importance. Ce faisant, il a désarticulé la cartographie corporelle fixée par la rationalité médicale, centrée – ainsi que j’ai eu l’occasion de le faire remarquer – sur l’anatomie pathologique, et a introduit une nouvelle cartographie du corps, où langage et fantasme avaient une fonction de fondation.

Or, pour y parvenir, Freud a dû dépasser diverses limites théoriques, et franchir de nombreux obstacles épistémologiques. Le progrès, ici, n’a pas eu lieu de façon linéaire, suivant un parcours simple; il a été obligé d’avancer par des sentiers toujours tortueux. C’est la complexité qui caractérise les chemins de ce processus sinueux, même si, dans une lecture rétrospective, la solution semble toujours simplifiée, presque évidente. Cette illusion s’explique, néanmoins, par la force théorique conquise postérieurement par la nouvelle proposition, lorsque son élégance a pu être mise en évidence.

³¹ Ibidem.

Donc, le discours freudien devait, avant tout, dépasser le parallélisme psycho-physique qui dominait jusqu'alors la psychologie scientifique. Il devait également, par la suite, dépasser le dualisme cartésien qui fondait ce parallélisme et constituait la base des discours scientifiques de l'époque. La rationalité médicale était inscrite dans le croisement dessiné par ces deux obstacles, de sorte que pour démanteler la cartographie du corps qu'elle proposait et en énoncer une nouvelle, cela signifiait qu'il fallait déconstruire ce qui la soutenait.

L'importance précoce accordée au registre du langage, dans le discours freudien, fut le premier pas théorique réalisé dans cette déconstruction. Par l'emphase attribuée alors à la parole, ce discours a bâti une médiation entre les pôles du somatique et du psychique, rendant ainsi possible leur articulation à un autre niveau de complexité. Présent maintenant en tant qu'axe constant, à la fois réel et virtuel, le langage lance ses amarres sur les registres du somatique et du psychique, en les soustrayant définitivement à leur polarité absolue et excluante. Les marques des mots vont désormais s'inscrire dans le somatique et le psychique de manière indélébile.

Ce geste théorique inaugural a eu lieu au début des années 90, dans les registres clinique et théorique, aussi bien dans l'essai déjà cité sur le traitement psychique³², que dans celui consacré à l'étude des aphasies.³³ Ainsi, si dans le premier, Freud indiquait que le malaise s'exprimait toujours par la parole, indépendamment de la référence somatique ou psychique qui lui était attribuée, dans le second, la lecture des aphasies a été conçue par l'énoncé du concept d'appareil de langage. Ici, les registres somatique et psychique viennent s'inscrire de manière organique, constituant alors l'être de cet appareil. Pour cela, le discours freudien a d'abord affirmé que l'aphasie était une maladie éminemment psychique³⁴, (et non seulement somatique, comme on le croyait alors), afin de déconstruire, ensuite, les hypothèses logiques et fonctionnelles qui lui étaient attribuées³⁵ et qui étaient dominantes dans le discours neurologique s'y rapportant, pour énoncer finalement l'existence d'un appareil

³² Freud, S., "Traitement psychique". In: Freud, S., *Résultats, Idées, Problèmes.*(1890-1920). Vol. I. Op.cit.

³³ Freud, S., *Contribution à la conception des aphasies* (1891). Paris, P.U.F., 1983.

³⁴ Freud, S., Idem.

³⁵ Idem.

de langage. Il s'agissait-là, très certainement, d'une formulation audacieuse, dans la mesure où elle a permis de dépasser l'opposition absolue entre les substances corporelles et les substances pensantes, et les renvoyant et en les réarticulant toutes deux dans cet appareil de langage.

Cependant, ce geste initial fut, lui aussi, dépassé immédiatement après, avec l'insertion des intensités dans le champ de cet appareil de langage. Ce dernier est traversé à présent par des excitabilités qui en déséquilibrent le fonctionnement. Une économie des intensités en fait donc partie, de façon à transformer maintenant l'appareil de langage en appareil psychique. Donc, l'appareil psychique est un appareil de langage désormais plongé dans une économie d'intensités. Ce nouveau geste théorique fut effectué dans l' "Esquisse d'une psychologie scientifique",³⁶ où Freud a introduit ce concept.

Le fait d'introduire la dimension intensive dans l'appareil de langage implique l'inscription au sein de celui-ci des marques imaginaires produites par une subjectivité donnée, au cours de son histoire. En effet, les événements de cette-dernière sont toujours empreints par des intensités, qui en retirent la soi-disant logique présente dans leur articulation et provoquent ainsi leur déséquilibre.

Dans l' "Esquisse pour une psychologie scientifique", ces marques imaginaires sont produites chez le sujet par des traumatismes sexuels, résultant de séductions qui se seraient passées au tout début de l'enfance, encore conçue comme pré-sexuelle, et qui seraient réactivées au cours de l'adolescence, lorsque l'individu atteint la maturité gonadique. Ce n'est qu'alors que la signification sexuelle de l'évènement se formerait, produisant son refoulement et la névrose proprement dite.³⁷ C'est donc la présence de ces marques imaginaires dans le psychisme, provenant toujours d'expériences traumatisantes, qui déséquilibrent la subjectivité, par les effets qu'elles produisent dans l'économie de ses intensités.

Dans " L'Interprétation des rêves", toutefois, le discours freudien rectifie sa lecture de ces marques imaginaires. En effet, elles ne sont plus des dérivés d'expériences traumatisantes vécues dans l'enfance, mais sont plutôt, et

³⁶ Freud, S., "Esquisse d'une psychologie scientifique" (1895). In: Freud, S., *La naissance de la psychanalyse*. Paris, P.U.F., 1973.

³⁷ Freud, S., Idem, 2^{ème} partie.

toujours, organisées par des fantasmes sexuels, dans le registre de la réalité psychique.³⁸C'est donc la production incessante de fantasmes qui inscrit ces marques imaginaires, et qui règle l'économie des intensités de l'appareil psychique.

V. Territoires et subjectivations

L'économie des intensités a donc été introduite ici comme un troisième terme dans le geste théorique fondateur du discours freudien, en tant que médiateur de la relation entre le langage et le fantasme. La nouvelle cartographie du corps et de la subjectivité a pu s'esquisser dans cette articulation conceptuelle, par laquelle il a été possible de problématiser et de dépasser le dualisme cartésien, ainsi que son corrélatif dans le domaine de la psychologie, c'est-à-dire le parallélisme psycho-physique.

Cependant, c'est avec l'élaboration du concept de pulsion, en ses divers moments théoriques, que nous pouvons indiquer combien la théorie psychanalytique se constitua en un effort constant et répété, dans le but de résoudre ces impasses. L'introduction du concept de pulsion a entraîné la problématisation des obstacles du dualisme cartésien et du parallélisme psycho-physique à divers niveaux de complexité, et le corps et la subjectivité furent originellement esquissés selon différentes figurations métapsychologiques. Les registres du langage, du fantasme et de l'économie des intensités y étaient articulés de diverses façons, mais toujours d'une manière organique.

Nous pouvons voir ici que le discours freudien a cherché à énoncer une autre lecture du corps et de la subjectivité, qui heurtait frontalement les présuppositions de la philosophie du sujet. C'est toujours cette tradition-là qui constitue la cible de ce geste critique. Or, pour pouvoir atteindre pleinement son but, celui-ci avait encore à franchir l'obstacle du dualisme cartésien. Cela revient à dire que la psychanalyse, avec Freud, a été une aventure théorique qui a tenté de résoudre cette problématique. Ainsi que nous l'a dit Hyppolite, dans une interprétation inventive du discours freudien, ce-dernier aurait été une tentative acharnée visant à articuler une philosophie de la nature à une

³⁸ Freud, S., *L'Interprétation des rêves*. Chap. VII. Op.cit.

philosophie de la culture en une seule totalité.³⁹ Hyppolite se rapporte, évidemment, dans ce commentaire incisif, au dualisme cartésien.

Je suppose ici, bien entendu, que le concept de pulsion fut le lieu théorique où cette tentative a été réalisée avec le plus de rigueur. Là, langage, fantasme et économie des intensités ont été entrelacés par des amarres conceptuelles situées à la base et à l'horizon de toute la construction théorique en train de se faire, dans la mesure où ils constituaient les médiateurs essentiels pour cette nouvelle lecture du corps et de la subjectivité inaugurée par la psychanalyse.

L'hypothèse fondamentale que cet essai cherche à prouver est que le discours freudien a élaboré une autre lecture du psychisme, selon laquelle celui-ci est toujours fondé sur le corps. Mais ce corps n'est pas conçu comme une donnée immédiate de la nature, il s'agit d'une construction en processus permanent de production. Par conséquent, le corps est quelque chose de l'ordre de l'artifice. Ce qui nous permet d'énoncer qu'il ne s'identifie ni au somatique, ni même à l'organique, bien que l'on puisse certainement dire qu'il se construit aussi à partir de ces registres-là. D'autre part, l'autre apparaît aussi comme pôle constitutif du corps, sans lequel celui-ci ne s'organiserait pas en tant que tel.

En se distinguant définitivement de l'ordre vital, le corps se constitue sous la forme de divers territoires, chacun d'eux réglementé par différentes modalités de fonctionnement. Il existe donc plusieurs formes de corps, qui ne se confondent jamais ni avec le registre du somatique, ni avec celui de l'organisme. En outre, dans ces divers territoires corporels, viendraient s'inscrire différentes formes de subjectivation⁴⁰, c'est-à-dire que ces territoires se forgeraient en une intime relation avec celles-ci.

En d'autres mots, considérer le concept de corps non seulement comme étant l'articulation complexe de divers territoires, mais étant aussi organiquement inscrit comme différentes formes de subjectivation, cela implique une remise en question incisive de la catégorie de sujet. Celle-ci, comme nous le savons, s'inscrit dans la tradition de la philosophie du sujet, et

³⁹ Hyppolite, J. "Psychanalyse et philosophie" (1955). In: Hyppolite, j., *Figures de la pensée philosophique*. Paris, P.U.F., 1971.

⁴⁰ Foucault, M., *La volonté de savoir*. Paris, Gallimard, 1976.

se trouve encore liée au dualisme cartésien. C'est pourquoi le fait d'entreprendre la construction d'une nouvelle cartographie du corps, (proposition que nous supposons reconnaître dans le discours freudien), cela implique encore énoncer un autre concept de subjectivité, dans la mesure où la catégorie de sujet serait le corrélatif du dualisme dont nous avons parlé. Donc, repenser le corps comme étant organiquement articulé à la subjectivité, cela implique la remise en question décisive de la catégorie de sujet.

Cependant, le fait de faire une telle affirmation a des conséquences et des déploiements extrêmement importants, aussi bien dans le registre théorique que clinique. Effectivement, reconnaître la véracité de telles propositions signifie affirmer que, si la psychanalyse doit aujourd'hui faire face à des impasses cliniques considérables, provoquées par la prolifération des symptômes somatiques, cela est dû, entre autres, au fait d'avoir oublié que le discours freudien s'est fondé à partir de l'articulation intime entre la corporalité et les formes de subjectivation, et qu'il a réfuté la catégorie de sujet et l'identification entre les concepts de corps, d'organisme et de somatique.

Cet oubli qui a eu lieu dans le champ psychanalytique se doit à une compromission établie entre la psychanalyse, l'ordre médical et l'ordre psychiatrique, selon laquelle la médecine et la psychiatrie détiendraient tous les droits se rapportant au corps, tandis que l'hégémonie sur le psychisme serait accordée à la psychanalyse. Les ordres médical et psychiatrique se sont donc effectivement emparés du corps, mais en le réduisant clairement aux registres de l'organique et du somatique. Quant à elle, la psychanalyse a été restreinte à s'occuper du psychisme décharné, et à être la législatrice des représentations psychiques et des signifiants. Ainsi, la pluralité des formes de subjectivation a été maintenue sous silence, et le sujet s'est à nouveau trouvé au premier plan du discours psychanalytique. Bref, le dualisme cartésien, toujours visé par la critique psychanalytique, a été rétabli.

C'est pour indiquer comment le corps et les formes de subjectivation sont des concepts constitutifs de la psychanalyse, que je vais me pencher à présent sur leur généalogie dans le discours freudien.

VI. Force et destins

C'est par l'étude rigoureuse de la théorie des pulsions que nous pouvons saisir, à sa naissance, la généalogie du corps et des formes de subjectivation dans le discours freudien. Pour cela, il est important de centrer cette lecture, tout d'abord, sur l'essai métapsychologique de 1915, intitulé "Pulsions et destins des pulsions"⁴¹, car il indique déjà une rupture avec la formulation initiale du concept de pulsion⁴² et anticipe la deuxième théorie des pulsions.⁴³ Comme formulation de passage, cet essai métapsychologique permet d'entrevoir comment le discours freudien rectifie de façon décisive sa conception initiale, et, à la fois, de quelle manière il annonce déjà les propositions qui vont être développées dans "Au-delà du principe de plaisir", où il va opposer les pulsions de vie et les pulsions de mort.

De quoi traite donc cet essai crucial? Avant toute chose, de l'opposition entre les pulsions et leurs destins, ainsi que l'indique littéralement et carrément son titre. Qu'est-ce que cela signifie? Freud affirme ici, ponctuellement, que la force pulsionnelle (*Drang*) ne s'identifie plus avec les destins de la pulsion, comme il l'avait énoncé auparavant dans les "Trois essais sur la théorie de la sexualité"⁴⁴, mais qu'au contraire, elle s'y oppose. Car les destins des pulsions sont des dérivés et des productions de la force pulsionnelle, c'est-à-dire, des transformations et des remaniements de celle-ci, toujours provoqués par l'autre.⁴⁵

Dans les "Trois essais sur la théorie de la sexualité", le discours freudien formulait en effet l'existence de cette force, mais il la décrivait comme étant quelque chose de l'ordre de l'inconnaissable, pour la psychanalyse, évidemment, dans la mesure où celle-ci ne travaillait que sur l'inscription de cette *drang* dans les destins pulsionnels, c'est-à-dire, sur ses représentations psychiques.⁴⁶ Cela signifie que, dans la conception originelle de la pulsion, Freud ne considérait que sa dimension qualitative, et en excluait, par conséquent, toute lecture quantitative. C'est là que se trouve précisément la

⁴¹ Freud, S., "Pulsions et destins des pulsions" (1915). In: Freud, S., *Métapsychologie*. Paris, Gallimard, 1968.

⁴² Freud, S., *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905); premier essai. Paris, Gallimard, 1962.

⁴³ Freud, S., "Au-delà du principe de plaisir" (1920). In: F.S., *Essais de Psychanalyse*. Paris, Payot.

⁴⁴ Freud, S., *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905). Premier essai. Op.cit.

⁴⁵ Freud, S., "Pulsions et destins des pulsions" (1915). In: Freud, S., *Métapsychologie*, Op. Cit.

⁴⁶ Freud, S., *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905). Premier essai. Op.cit.

nouveauté introduite par son essai de 1915, dans la mesure où la considération quantitative y est également présente, et qu'elle va être maintenue jusqu'à la fin du parcours freudien.

Nous devons donc reconnaître que, dans ce nouveau contexte, le discours freudien cherche à montrer comment la qualité se constituerait à partir de la quantité - une question qui ne l'intéressait pas du tout au début de son parcours théorique. Ce n'est qu'à ce moment-là que la question de l'économie des intensités a été abordée du point de vue théorique proprement dit, car, avant, même si elle était présente, elle n'avait pas encore été problématisée en tant que question.

Comme conséquence de cela, le discours freudien a non seulement énoncé les divers composants de la pulsion (source, force, objet et but), mais il a aussi formulé comment ceux-ci se conjuguent dans le montage de la pulsion et l'établissement de ses différents destins.⁴⁷ C'est donc là une condensation de la question de la transformation de la quantité en qualité, et de la distinction entre les diverses modalités de qualité. En d'autres mots, c'est la production des nombreux registres du psychique et du corporel qui est en jeu ici, ainsi que leurs imbrications fondamentales.

Ainsi, la pulsion serait essentiellement une force constante.⁴⁸ En tant que telle, elle impose une exigence permanente de travail au psychisme, en fonction de sa liaison avec le somatique et l'organisme, où se situerait sa source.⁴⁹ De cette façon, comme dernier impératif qui lui reste, la force pulsionnelle fait un mouvement vers la décharge de l'excitabilité corporelle, puisque l'organisme est démuné de régulateurs de cette excitabilité.⁵⁰ Comme le psychisme n'existe pas non plus pour capturer cette excitabilité, aux origines mythiques de la subjectivité, ce-dernier doit donc être constitué précisément dans le but de régler une telle exigence constante de travail. Par conséquent, s'il n'y avait pas un autre, capable d'accueillir cette décharge et de transformer ainsi l'exigence de cette force en expérience de satisfaction, la tendance originaire de l'organisme humain serait la mort, étant donné que c'est ce qu'impliquerait une élimination totale de l'excitabilité. L'impossibilité biologique

⁴⁷ Freud, S., *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905). Premier essai. Op.cit.

⁴⁸ Freud, S., "Pulsions et destins des pulsions" (1915). Freud, S., *Métapsychologie*. Op.Cit.

⁴⁹ Freud, S., Idem.

⁵⁰ Idem.

de l'organisme humain de réaliser l'auto-régulation automatique de la force pulsionnelle mènerait inéluctablement à la mort. Le concept thermodynamique de travail mentionné ici, dans le discours freudien, fait justement allusion à l'exigence d'accueil et de transformation de cette force constante, pour que l'excitabilité ne soit pas purement et simplement éliminée, ce qui conduirait à la mort proprement dite de l'organisme.

Dans ce sens-là, la conception de pulsion avancée dans l'essai de 1915 annonce déjà le concept de pulsion de mort des années 20, puisque la notion de force de la pulsion est l'énoncé originaire de l'idée de pulsion de mort. La rupture épistémologique est déjà présente dans le discours freudien, dans la mesure où, maintenant, l'organisme tend inévitablement à la mort, s'il n'est pas soutenu par l'autre, et par les possibilités de celui-ci d'inverser décisivement la tendance à la décharge absolue.⁵¹

VII. Vitalisme et mortalité

Nous voyons ici que la notion d'organisme implicitement présente dans le discours freudien des années 15 est assez différente de celle du début de son oeuvre, c'est-à-dire depuis l'"L'esquisse d'une psychologie scientifique", jusqu'aux "Trois essais sur la théorie sexuelle", en passant par le livre sur les rêves. C'est l'une des raisons pour lesquelles l'essai sur les "Pulsions et destins des pulsions" préfigure déjà "Au-delà du principe de plaisir".

Ainsi, au début, pour Freud, l'organisme en tant que forme d'être de l'ordre vital, était constitué comme un système homéostatique d'auto-régulation, dans lequel l'affirmation de la vitalité existait comme impératif indubitable. La vie était affirmative, pouvait affirmer Freud dans sa présupposition éminemment vitaliste. L'organisme comme totalité était marqué par les impératifs de l'ordre vital, qui, grâce à la présence d'une force vitale, le poussaient vers la vie. Il était, pour cette raison, auto-réglé dans ses automatismes physiologiques, et fonctionnait comme une machine homéostatique.⁵² La biologie freudienne était alors influencée par les présuppositions de la physiologie de Claude Bernard,

⁵¹ Ibidem.

⁵² A ce propos, voir: Canguilhem, G., *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*. Paris, Vrin, 1968.

qui est d'ailleurs une référence permanente dans "L'Interprétation des rêves" et dans d'autres oeuvres initiales de Freud.⁵³

La présence de cette présupposition vitaliste dans le discours freudien est déjà évidente depuis "L'Esquisse pour une psychologie scientifique", lorsqu'il réfute la possibilité du principe d'inertie au nom du principe de constance, car si l'élimination totale de l'excitabilité avait lieu, la vie n'aurait pas été possible. Freud rectifie alors sa proposition première, en considérant avec justesse que l' "urgence de la vie" est un impératif indéniable. Comme conséquence de cela, une partie de l'excitabilité est éliminée pour être excessive, et une autre partie en est maintenue, constituant alors la constance nécessaire à l'homéostasie de l'ordre vital.⁵⁴

Le principe de constance est alors articulé à l'opposition plaisir/déplaisir, et constitué comme principe fondateur de l'organisme et du psychisme. Ainsi, par la rétention d'une partie de l'excitabilité, l'ordre vital est, indubitablement, établi dès le début. La recherche du plaisir et l'évitement du déplaisir sont, par conséquent, originaires.⁵⁵

Pour ce qui est de la conception initiale de la pulsion, la conséquence directe de tout ceci fut la construction immédiate de la pulsion comme un montage, où venaient s'articuler la source, la force et l'objet, toujours réglés par l'impératif du plaisir et l'évitement du déplaisir. La pulsion aurait été, depuis toujours, un circuit pulsionnel dont ce montage faisait partie. En tant que circuit, le montage de la pulsion ne distinguait pas le registre quantitatif de la force, puisque celle-ci était déjà inscrite dans le registre de la représentation, c'est-à-dire, la pulsion apparaissait déjà dans le registre de la qualité.⁵⁶ Inscrite dès le début dans le psychisme comme représentant-représentation et représentant affectif, la force s'esquisse donc déjà dans le montage du circuit pulsionnel.⁵⁷

La présupposition vitaliste se révèle encore dans la classification des modalités de pulsions, proposée initialement par le discours freudien. Aussi, les pulsions d'auto-conservation s'opposent-elles aux pulsions sexuelles⁵⁸, dans

⁵³ Freud, S., *L'Interprétation des rêves*. Op. Cit.

⁵⁴ Freud S., "Esquisse d'une psychologie scientifique" (1895). In: Freud, S., *La naissance de la psychanalyse*. Op.Cit.

⁵⁵ Freud, S., Idem.

⁵⁶ Freud, S., *Trois essais sur la théorie de la sexualité*.(1905). Premier essai. Op.cit.

⁵⁷ Freud, S., Idem.

⁵⁸ Idem.

l'énoncé dualiste de Freud, ce qui constitue la condition pour que l'appareil psychique soit considéré comme étant toujours caractérisé par le conflit. Tandis que les premières avaient l'intérêt comme énergie, les secondes étaient, par contre, investies par la libido. Cependant, l'exigence théorique pour que les pulsions d'auto-conservation puissent exister découle directement de l'urgence vitale déjà mentionnée, formulée dès l' "Esquisse pour une psychologie scientifique".⁵⁹

Ainsi, tandis que le moi et la conscience constituent le locus des pulsions d'auto-conservation, l'inconscient est l'endroit où s'inscrivent les pulsions sexuelles. Le conflit s'ordonne alors entre les exigences de l'auto-conservation et celles de la sexualité, c'est-à-dire, entre l'urgence de la vie et les impératifs érotiques. Le moi et la conscience représentent l'urgence, toujours présente pour la conservation de la vie, et sont mus par l'égoïsme, tourné vers l'auto-conservation. Par contre, la sexualité lance le corps au-delà de lui-même, en le poussant irrésistiblement vers sa division et sa reproduction sexuée.

C'est pourquoi, dans ce contexte théorique, le psychisme se polarise entre le principe de plaisir et le principe de réalité, formulés depuis "L'Interprétation des rêves"⁶⁰ et "L'Esquisse pour une psychologie scientifique".⁶¹ Tandis que le premier règle la sexualité et se réalise dans le champ du fantasme, le second règle les pulsions d'auto-conservation et trouve dans le moi son espace psychique d'opération.⁶²

Cependant, l'autonomie des pulsions d'auto-conservation a progressivement été questionnée, lorsque le discours freudien s'est aperçu qu'elles pouvaient être érotisées, que leur régulation pouvait alors aussi être dirigée par les impératifs du plaisir, et non plus uniquement par ceux de la réalité.⁶³ Le champ des fantasmes est venu imprégner également la soi-disant enclave de l'auto-conservation, de manière à érotiser les exigences de la vie, dès lors traversées aussi par les anxiétés du plaisir.

⁵⁹ Freud, S., "Esquisse d'une psychologie scientifique" (1895). In: Freud, S., *La naissance de la psychanalyse*. Op.cit.

⁶⁰ Freud, S., *L'Interprétation des rêves*. Chap. VII. Op.cit.

⁶¹ "Esquisse pour une psychologie scientifique" (1895). In: Freud, S., *La naissance de la psychanalyse*. Op.Cit.

⁶² Freud, S., "Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques" (1911). In: Freud, S., *Résultats, Idées, Problèmes. 1890-1920*. Vol.I. Op. Cit.

⁶³ Freud, S., "Le trouble psychogène de la vision dans la conception psychanalytique" (1910). In: Freud, S., *Névrose, Psychose et Perversion*. Op.cit.

L'effet primordial que cela eut sur la théorie freudienne fut la transformation des pulsions d'auto-conservation en pulsions du moi, où elles représentent maintenant la sexualisation des premières. Donc, à partir de ce moment-là, toutes les pulsions sont toujours sexuelles, et ce n'est que l'objet de régulation de cette sexualité qui change. En effet, entre les registres du moi et du non-moi, les pulsions peuvent investir aussi bien le moi que les objets qui lui sont étrangers, et sont alors réglées soit par la libido du moi, soit par la libido d'objet. C'est l'objet d'investissement qui polarise et distingue dès lors les diverses modalités de pulsion.⁶⁴ Il en découle que le corps et le moi sont essentiellement érotisés, par le fait d'être marqués par la libido et par la pulsion sexuelle.

Il est facile de s'apercevoir ici comment la présupposition vitaliste qui était présente depuis le début de l'oeuvre freudienne a été inéluctablement et à jamais rompue, créant les conditions de possibilité d'insertion d'une autre lecture de la biologie dans le discours de Freud. Cette période est caractérisée par la déconstruction de la cartographie du discours freudien, puisque celui-ci abandonne l'un de ses supports fondamentaux. Ce discours, dualiste au départ, est momentanément devenu moniste, car il n'existe plus maintenant que la pulsion sexuelle. Le conflit est maintenu comme impératif théorique et clinique, mais il est déplacé vers le domaine des objets d'investissement sexuel. Entre les registres du moi et du non-moi, le conflit est maintenant irrévocablement lancé, et c'est le partage et la distribution des investissements libidinaux entre ces différents registres qui condense le conflit psychique.

L'exigence de la construction du circuit de la pulsion, dans l'essai métapsychologique de 1915, annonçait déjà les grandes lignes de reformulation de la biologie freudienne.⁶⁵ L'opposition et la complémentarité entre le registre de la force et celui de l'autre, énonçait l'existence d'un organisme humain incapable de s'auto-réglementer selon les suppositions vitalistes, étant donné que si la force pulsionnelle était laissée à elle-même, sa tendance était d'éteindre la source d'excitation, par l'intermédiaire de l'effet d'une décharge absolue. La mort était donc devenue le mouvement originaire de l'organisme humain, dans la mesure où elle était le résultat de l'élimination

⁶⁴ Freud, S., "Pour introduire le narcissisme" (1914). In: Freud, S., *La vie sexuelle*. Paris, P.U.F., 1973.

⁶⁵ Freud, S., "Pulsions et destins des pulsions". In: Freud, S., *Métapsychologie*, Op.cit.

de l'excitation, et non la manifestation d'une quelconque intention de la part de celui-ci.

Le concept de pulsion de mort, opposé maintenant à celui de pulsion de vie, va dès lors condenser la nouvelle lecture de la biologie freudienne, et réintroduire le dualisme. Le mouvement vers la décharge absolue est maintenant effectué par la pulsion de mort, héritière du concept de force pulsionnelle, dont la contrepartie est la pulsion de vie, accomplie par l'autre. La vie humaine dépend maintenant strictement de l'investissement érotique de l'autre, qui offre la régulation que l'organisme n'a plus tout seul. Cela signifie que l'ordre de la vie, pour ce qui est de l'organisme humain, dépend étroitement d'une organisation provenant de l'autre. Ainsi, elle n'est plus seulement quelque chose de l'ordre de la nature, mais elle appartient également à l'ordre de l'artifice et de la construction, toujours promus par l'autre.

La biologie freudienne est influencée par la conception de Bichat, selon qui "la vie serait l'ensemble de forces qui luttent contre la mort".⁶⁶ Suivant cette autre perspective, de caractère "mortaliste" pour Foucault⁶⁷, la mort est la marque essentielle de l'organisme humain, contre laquelle la vie doit s'imposer avec ses forces, pour, alors, être hégémonique. La vie est, par conséquent, en tant que forme, une construction et un artifice, réalisés sur le mouvement de l'organisme qui est, dans le fond, tourné vers la mort.

C'est en conséquence de cela que Freud a effectué, en 1924, son auto-critique systématique, dans "Le problème économique du masochisme".⁶⁸ Dans cet essai, le discours freudien rejette pour toujours la position originare attribuée au principe de plaisir, depuis "L'esquisse pour une psychologie scientifique", et reconnaît littéralement s'être "trompé", en corrigeant le principe de l'inertie par la formulation du principe de constance. Il affirme alors, en contrepartie, que le principe originare est celui du Nirvana, selon lequel l'organisme aspire à la quiétude totale, obtenue grâce à la décharge complète des excitations.⁶⁹ Il est évident que le principe du Nirvana fut la voie théorique

⁶⁶ Bichat, X., *Recherches physiologiques sur la vie et la mort, et autres essais*. Paris, Flammarion, 1994.

⁶⁷ Foucault, M., *Naissance de la clinique*. Op.cit.

⁶⁸ Freud, S., "Le problème économique du masochisme" (1924). In: Freud, S., *Névrose, psychose et perversion*. Op.cit.

⁶⁹ Freud, S., Idem.

choisie par Freud afin de restaurer le principe de l'inertie en tant qu'originale, et de pouvoir présenter le principe de plaisir comme étant secondaire.

Ainsi, le principe du Nirvana est énoncé comme un troisième principe de fonctionnement psychique, à côté des principes de plaisir et de réalité. Tandis que le premier vise à régler les mouvements menant à l'élimination de l'excitabilité de la force pulsionnelle, les deux autres ont pour but d'empêcher cette décharge, par la liaison de la force pulsionnelle avec des objets qui rendent possible la construction du circuit pulsionnel et l'expérience de satisfaction. Si le principe du Nirvana ne reconnaît pas l'existence de l'autre, les principes de plaisir et de réalité sont, tous deux, toujours réglés par l'autre, même si l'altérité comme expérience psychique n'est présente que dans le registre du principe de réalité.

S'il en est vraiment ainsi, il nous faut maintenant, en lisant méticuleusement le discours freudien, reprendre l'idée déjà présentée, selon laquelle la vie, dans la condition humaine, est toujours une construction et un artifice réalisés contre un organisme tourné d'abord vers la mort. Il faut donc démontrer combien la vie est une organisation tissée contre le mouvement premier, orienté vers la mort. Mais que signifie donc cette affirmation?

VIII. Organisme, somatique, corps

Donc, si l'ordre vital n'est plus auto-réglementé, et s'il n'existe plus en tant qu'impératif, comme l'avait d'abord cru le discours freudien en suivant les suppositions vitalistes, cela revient à affirmer que pour la condition humaine, la vie n'est possible que par l'intervention de l'autre. C'est par conséquent ce dernier, comme autre humain, qui inscrit décisivement l'organisme déhiscent dans l'ordre vital. Il en découle la nécessité de construire une organisation capable de s'opposer à l'infaillible mouvement de l'organisme tendant vers la mort, dans le sens même où Bichat disait que la vie était "l'ensemble de forces qui luttent contre la mort".⁷⁰ Cette organisation condense alors l'ensemble des forces qui luttent contre la mort, pour rendre, finalement, la vie possible.

En quoi cette organisation consiste-t-elle? Elle est double, se rapporte au corps et au psychisme à la fois. Ceux-ci sont donc intimement conjugués comme registres dans le discours freudien, ainsi que nous le verrons par la

suite, constituant un véritable corps-psychisme, à divers niveaux de complexité. De toute façon, le corps et le psychisme appartiennent au registre de l'ordre, polarisant la vie, et s'opposent au désordre originaire, tourné vers la mort. Ce qui veut dire que dans cette nouvelle conception freudienne, la vie biologique implique le plaisir et l'érotisation provoqués par l'autre.

Le corps-psychisme est par conséquent un autre appareil, qui rend l'organisme humain viable du point de vue strictement biologique, et aussi, évidemment, du point de vue symbolique. Aussi, sans cet appareil artificiel, la vie humaine serait impensable. C'est dans ce sens-là que nous devons comprendre que le discours freudien a toujours dit que le psychisme était un appareil, un appareil psychique, en faisant une analogie biologique évidente avec les autres appareils présents dans l'organisme, comme l'appareil respiratoire, circulatoire, digestif ou nerveux. Pour cette raison, l'appareil psychique conjugue toujours les registres du corps et du psychisme, dans une organisation constante, afin de s'opposer au mouvement originaire de l'organisme vers la mort. Cet appareil est alors une incrustation dans l'organisme, provoqué par l'autre; c'est pourquoi il est de l'ordre de l'artifice, et non plus de la nature pure.

Nous pouvons donc dire que dans cette incrustation artificielle promue par l'autre, l'organisme humain, marqué par la prématurité, est biologiquement viable. La prématurité humaine a été définitivement assumée et reconnue dans la seconde biologie avancée par Freud⁷¹, ce qui n'avait pas été le cas lors de sa première conception. Lacan a eu le mérite théorique et historique indiscutable de souligner ce fait dès le début de son parcours dans la psychanalyse.⁷² Il a en outre fait remarquer plus tard que la dynamique vitaliste de la machime homéostatique n'expliquait pas le psychisme conçu par Freud, et qu'il fallait avoir recours sur ce point à la lecture biologique faite par Bichat.⁷³

Il découle donc, de tout ce qui vient d'être dit, que le corps est la production de territoires dans le champ de l'organisme, résultant des effets provoqués par l'autre, afin de réorienter le mouvement de la force pulsionnelle

⁷⁰ Bichat, X., *Recherches physiologiques sur la vie et la mort, et autres essais*. Op. Cit.

⁷¹ Freud, S., *Malaise dans la civilisation* (1929). Paris, P.U.F., 1971.

⁷² Voir: Lacan, J., "Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je" (1949). In: Lacan, J., *Écrits*. Paris, Seuil, 1966; Lacan, J., "L'agressivité en psychanalyse" (1949), Idem.

⁷³ Lacan, J., "Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse" (1953). Idem.

dirigée vers la décharge absolue. Le corps constitue la trame de divers territoires dans le domaine de l'organisme déhiscent. En effet, le retour orienté de la force de la pulsion vers l'organisme, toujours effectué par l'autre, permet la territorialisation de l'organisme, produisant le corps proprement dit. Dans ce contexte-là, le psychisme se forge en tant que formes de subjectivation, qui s'inscrivent au sein de ces territoires corporels. Par conséquent, le corps et les formes de subjectivation sont les résultats majeurs des destins des pulsions, ce à travers quoi les forces de la vie s'opposent aux forces tournées vers la mort.

Or, le corps est multiple et pluriel, et n'est donc pas restreint à un seul registre. Et il en va de même pour les formes de subjectivation, inscrites corporellement de diverses façons. Nous avons, de la sorte, différents territoires corporels, toujours articulés à différentes formes de subjectivation. Tous deux seraient le résultat, je le répète, des destins de la force pulsionnelle, dans l'organisation du circuit de la pulsion. C'est ce que nous verrons à présent.

IX. Le corps dans le réel

Afin de démontrer tout ce qui a été dit, revenons à l'essai métapsychologique de 1915, pour examiner la production des divers territoires corporels et des formes de subjectivation qui en sont corrélatives.

Le premier destin qui y est décrit concerne le passage de l'activité à la passivité.⁷⁴ Le discours freudien se rapporte ici à l'effet fondamental de l'autre, comme agent, qui s'oppose au mouvement originaire de décharge de la force pulsionnelle. Si ce mouvement correspond à l'activité pure, c'est-à-dire, à la décharge absolue de cette force, visant à la quiétude nirvanique de l'organisme, l'autre vient empêcher cette perte de la force, par la liaison de cette-dernière avec un objet capable de produire de la satisfaction. C'est précisément cette liaison qui est responsable du passage crucial de l'activité à la passivité.

En outre, cette première transformation entraîne une deuxième, que le discours freudien décrit comme étant le second destin de la force pulsionnelle, et qu'il nomme le retournement sur la personne propre.⁷⁵ Donc, la liaison de la force avec un objet capable de donner satisfaction, évitant ainsi la

⁷⁴ Freud, S., "Pulsions et destins des pulsions". In: Freud, S., *Métapsychologie*. Op. Cit.

⁷⁵ Freud, S., Idem.

dissémination et la perte de l'énergie de la pulsion, se déploierait en un retournement de la force, liée maintenant au point de l'organisme d'où elle a été expulsée. La source d'excitation qui avait conduit originairement à la décharge énergétique est apaisée par la satisfaction.

Il ne s'agit pas ici, évidemment, d'un retournement sur une "personne", étant donné que cela n'existe pas en tant que tel à ce niveau d'organisation, mais d'un retournement sur le pôle où a eu lieu l'émergence de la force pulsionnelle dans le champ de l'organisme. C'est la source d'excitation qui apparaît ainsi comme le pôle de ce retournement, qui circonscrit une partie de l'organisme. Cette partie est un territoire corporel proprement dit, par lequel le corps se produit comme une incrustation sur l'organisme. Celui-ci est alors occupé par le corps originaire, qui est toujours, par conséquent, un territoire inscrit sur l'organisme.

Dans le discours freudien, ce registre originaire du corps a toujours été appelé zone érogène.⁷⁶ Nous le savons, ce registre est toujours caractérisé par le plaisir d'organe,⁷⁷ car il est marqué par la ponctualité dans sa circonscription. Il s'agit d'un plaisir local et assez bien régionalisé en tant que territoire corporel.

Les pôles de l'excitation et de la satisfaction se superposent dans cette territorialisation, allant jusqu'à faire dire à Freud que le "psychique" trouve en lui-même les objets lui apportant sa satisfaction. Il est clair que cet objet a été rendu possible par l'autre, qui a construit un circuit pulsionnel. De même, ce n'est pas le psychique qui est l'agent du processus en question, dans la mesure où le psychique est l'effet privilégié de ce processus, tout comme son corrélatif, c'est-à-dire, le territoire corporel originaire circonscrit par le propre retournement- par le passage décisif de l'activité à la passivité.

Néanmoins, avec tout cela, c'est la constitution de l'auto-érotisme⁷⁸ que le discours de Freud décrit ici. L'auto-érotisme serait l'économie du plaisir qui a lieu en une zone érogène, et qui se configure comme plaisir d'organe. Le plaisir est ici toujours local, ses pôles d'excitation et de satisfaction se superposent, constituant de la sorte le corps auto-érotique.

⁷⁶ Freud, S., *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Deuxième essai. Op.cit.

⁷⁷ Freud, S., Idem.

⁷⁸ Ibidem.

Bien sûr, comme la pulsion est une source constante et continue, ce processus a lieu un grand nombre de fois, de manière insistante, sans cesse. Le résultat est que d'innombrables zones érogènes se produisent dans le champ de l'organisme, et celui-ci est alors territorialisé en diverses aires. Les zones érogènes se dispersent par l'organisme, et s'incrument comme des territoires corporels. Différents corps auto-érotiques sont ainsi produits, qui constituent les formes privilégiées du découpage en territoires de l'organisme.

Nous pouvons, encore avec Freud, affirmer que les divers corps auto-érotiques, en tant que territoires isolés les uns des autres, n'ont aucun rapport entre eux,⁷⁹ ils se caractérisent toujours par leur autonomie et la localisation ponctuelle de l'économie du plaisir. L'organisme peut être infiniment territorialisé, par la circonscription permanente de ces corps auto-érotiques, tout au long d'une existence. Cette occupation est inépuisable, et, puisque l'exigence de travail de la force pulsionnelle est constante, une véritable colonisation insistante de l'organisme lui correspond, par ce processus de production de corps.

Par conséquent, cette totalité ainsi produite, dispersée et disséminée, de zones érogènes incommunicables entre elles, constitue le registre originaire du corps. Nous pouvons le nommer corps auto-érotique.

Comme nous l'avons dit, ce territoire corporel est réglé par le principe de plaisir, qui surpasse le principe originaire du Nirvana. Si celui-ci domine la force de la pulsion à l'état pur, dans la version métapsychologique de 1915⁸⁰, ou bien la pulsion de mort, dans la version métapsychologique de 1920⁸¹, le principe de plaisir, en contrepartie, règle le circuit de la pulsion constitué par l'intervention effective de l'autre.

L'expérience hallucinatoire du désir, décrite au début par le discours freudien dans "L'Interprétation des rêves"⁸², se construit dans ce registre originaire du corps auto-érotique, et en est constitutive. Le circuit de la pulsion proprement dite est à la fois le corrélatif et la condition de possibilité de cette expérience. Le psychisme commence déjà à s'esquisser ici de façon précise, intégré organiquement au registre auto-érotique du corps.

⁷⁹ Ibidem.

⁸⁰ Freud, S., "Pulsions et destins des pulsions". In: Freud, S., *Métapsychologie*. Op.cit.

⁸¹ Freud, S., "Au-delà du principe de plaisir" (1920). In: Freud, S., *Essais de psychanalyse*. Op. Cit.

⁸² Freud, S., "L'Interprétation des rêves" Chap. VII. Op.cit.

Cependant, avant d'avancer sur ce point, il est nécessaire de faire remarquer que le mécanisme psychique dont il est question dans sa constitution, ainsi que dans celle du corps auto-érotique, est celui de l'incorporation. Le discours freudien a employé, nous le savons, de manière imprécise et même diffuse les termes d'incorporation, d'introjection et d'identification,⁸³ bien que la tradition psychanalytique postérieure ait cherché à les distinguer et à les inscrire dans des jeux de langage beaucoup plus rigoureux.

Aussi, dans la lecture que nous proposons ici, l'incorporation serait le mécanisme constitutif du corps auto-érotique et de sa forme correspondante de subjectivation. Car c'est par l'incorporation que la force pulsionnelle prend corps à proprement parler, c'est-à-dire, elle se matérialise comme corps. En effet, par la transformation de l'activité en passivité, et par le retournement sur la personne propre, la force de la pulsion se fait corps, par l'intermédiaire de la construction de divers territoires auto-érotiques, toujours dispersés et éparés.

La forme de subjectivation dont il s'agit ici est le moi réel originaire. Freud n'a commencé à le mentionner qu'en 1914⁸⁴ et en 1915⁸⁵, lorsqu'il se mit à problématiser de manière plus aigüe et critique la différence entre la force et le circuit de la pulsion. Le moi réel originaire est ainsi la formation psychique correspondant à ce passage crucial dans l'économie de la pulsion, où la force de la pulsion est marquée par l'investissement érotique de l'autre. C'est ce qui explique pourquoi l'expérience hallucinatoire du désir, mentionnée ci-dessus, est constitutive du moi réel originaire.

Ce-dernier est aussi caractérisé par la ponctualité et la dispersion, pour être en stricte corrélation avec les divers corps auto-érotiques. En son être, il n'existe dans le moi réel originaire aucune séparation spatiale entre le dedans et le dehors. Ni entre l'intérieur et l'extérieur. Ces oppositions spatiales n'existent pas encore, ni pour le corps auto-érotique, ni pour le moi réel originaire. Ce dont il est toujours question ici, c'est donc la circonscription ponctuelle, soit comme territoire du corps, soit comme forme de subjectivation. La marque psychique et corporelle est la positivation effective de ces registres.

⁸³ Freud, S., "Le moi et le ça" (1923). Idem.

⁸⁴ Freud, S., "Pour introduire le narcissisme". In: Freud, S., *La vie sexuelle*. Op. Cit.

⁸⁵ Freud, S., "Pulsions et destins des pulsions". IN: Freud, S., *Métopsiologie*. Op. Cit.

Dans un tel contexte, l'expérience du temps est caractérisée par l'instant. C'est lui qui montre l'impact de la transformation de la force pulsionnelle en circuit de la pulsion, par laquelle l'expérience hallucinatoire du désir et l'incorporation se réalisent, en ayant pour positivité la production des marques psychiques et corporelles.

Par conséquent, les différents registres du corps et du psychique se constituent en même temps, et en une relation toujours entremêlée, dans ce nouveau contexte théorique du discours freudien, qui a définitivement établi la distinction entre les concepts de force pulsionnelle et de circuit de la pulsion. C'est pourquoi, dans "Le moi et le ça", qui est contemporain des transformations essentielles de ce discours, Freud a pu énoncer que "le moi est avant tout corporel".⁸⁶ Cette affirmation souligne de manière éloquentes l'articulation soutenue ici, selon laquelle il existe dans le discours freudien une formulation essentielle, affirmant que les divers territoires de corps se constituent toujours dans des relations entremêlées avec les formes de subjectivation.

Alors, si le corps auto-érotique est le territoire corporel corrélatif au moi réel originaire, il faut maintenant examiner en profondeur la construction d'autres territoires corporels, et des autres formes de subjectivations que nous trouvons dans l'oeuvre de Freud. C'est ce que nous verrons par la suite.

X. Corps du plaisir

Le troisième destin de la force de la pulsion, décrit dans "Pulsions et destins des pulsions", est le refoulement.⁸⁷ Nous y faisons allusion ici en nous rapportant spécifiquement à ce que le discours freudien a nommé le refoulement originaire.⁸⁸ En cherchant à établir une distinction entre le refoulement originaire et le refoulement proprement dit, Freud conçut l'existence de deux temps et de deux moments dans l'opération du refoulement. Le fait que celui-ci constitue un destin de la pulsion suppose donc que le refoulement originaire soit antérieur au refoulement proprement dit.⁸⁹

⁸⁶ Freud, S., "Le Moi et le ça". Chap. II. In: Freud, S., *Essais de psychanalyse*. Op. Cit.

⁸⁷ Freud, S., "Le refoulement" (1915). In: Freud, S., *Métapsychologie*. Op. Cit.

⁸⁸ Freud, S., Idem.

⁸⁹ Ibidem.

En fait, le discours freudien décrit ici l'existence d'une division psychique, par laquelle l'inconscient, en tant que registre psychique, se différencie de la conscience et du pré-conscient, comme étant d'autres registres psychiques.⁹⁰ Cette séparation est rendue possible par le refoulement originaire, qui oppose l'existence de deux systèmes psychiques, l'inconscient et le pré-conscient/conscience, où le premier est réglé par le processus primaire, et le second, par le processus secondaire.⁹¹ Tandis que le principe de plaisir est présent dans le premier, le principe de réalité dirige le second.

Nous sommes déjà, ici, face à une autre forme de subjectivation, dans laquelle commence à exister l'opposition entre les registres du dedans et du dehors, produits par la division dont nous venons de parler, entre les deux systèmes et les deux registres correspondants. Le premier se rapporte fondamentalement à ce que Freud a appelé la réalité psychique, tandis que le second est tourné vers la réalité matérielle.⁹²

Ainsi que nous l'a dit Freud dans "L'interprétation des rêves", les marques psychiques produites dans l'appareil de perception-conscience (moi réel originaire) sont maintenant, dans cette nouvelle forme de subjectivation, mises en séries et ordonnées en séquences, caractérisées par la simultanéité et par la concaténation.⁹³ La condensation et le déplacement sont les mécanismes psychiques responsables de ces agencements des marques originaires, constituant les inscriptions psychiques proprement dites.⁹⁴ Celles-ci constituent les chaînes de représentations psychiques inconscientes.⁹⁵ L'inconscient, en tant que système et registre psychique, se constitue donc de cette façon.

La temporalité, comme séquence et comme sériation d'évènements, est à présent engendrée, et transforme la dimension temporelle originaire de l'instant. La condensation et le déplacement travaillent dès maintenant sur les marques psychiques originaires, en les prenant comme matière-première. Or, pour que cela soit possible, il est nécessaire que ces marques soient considérées comme étant équivalentes, selon un certain critère d'équivalence - ,

⁹⁰ Freud, S., "L'Inconscient" (1915). In: Freud, S., *Métapsychologie*. Op.Cit.

⁹¹ Freud, S., Idem.

⁹² Freud, S., *L'interprétation des rêves*. Chap. VII. Op. Cit.

⁹³ Freud, S., Idem.

⁹⁴ Ibidem.

sinon la simultanéité et la concaténation entre elles ne peuvent pas être introduites comme procédures.

Quel serait alors ce critère? Qu'est-ce qui rendrait possible la constitution d'un système d'équivalence entre les marques psychiques, de façon à les transformer en inscriptions psychiques? Sans aucun doute, c'est le plaisir en tant que critère qui va rendre les différentes marques comparables, malgré leurs différences intrinsèques. C'est le plaisir comme critère qui permet que les marques soient ordonnées, par simultanéité et par concaténation, malgré leurs différences évidentes.

Ainsi, la partie et le tout se constituent en tant que registres par l'intermédiaire du plaisir, permettant la comparaison entre les diverses expériences créées par les divers moi réel originaires. Ces-derniers, comme parties circonscrites, sont maintenant lancés dans une totalité organique, en un processus qui a dans le plaisir son principal critère de montage. Or, avec cela, la partie va représenter aussi la totalité, tout en restant elle-même partielle, participant dès lors à deux registres d'existence.

Or, tout cela va avoir une autre modalité de territoire corporel comme corrélatif. Le corps narcissique, ou le corps du plaisir/déplaisir, est la contrepartie corporelle de cette autre forme de subjectivation. Comme nous le savons, le discours freudien distingue bien le corps auto-érotique du corps narcissique, et affirme que c'est par un nouvel acte psychique que cette transformation fondamentale a lieu.⁹⁶ Avec l'avènement du corps narcissique, donc, le corps en tant que totalité s'ordonne, les diverses parties et le tout établissent entre eux des relations complexes. Ce n'est qu'à partir de là, que le corps – narcissique, bien entendu – va toujours représenter le corps en tant que tel, entendu comme une totalité.⁹⁷

Nous sommes ici dans le registre du moi idéal, où le moi se pose comme étant son propre idéal,⁹⁸ et ne se soumet par conséquent plus à aucun autre idéal. Nous sommes jetés ici, irrévocablement, dans le monde de l'omnipotence, qui dicte que ce qui procure du plaisir est à moi, et ce qui cause

⁹⁵ Ibidem.

⁹⁶ Freud, S., "Pour introduire le narcissisme". Chap.I. In: Freud, S., *La vie sexuelle. Op.cit.*

⁹⁷ Freud, S., Idem.

⁹⁸ Ibidem.

du déplaisir ne m'appartient pas. C'est ce critère qui va distinguer les registres du dedans et du dehors, comme ordonnant cette forme de subjectivation.

Dès lors, l'instauration de ce que Freud a nommé le narcissisme primaire^{99, 100} est constitutif de cette forme de subjectivation, ainsi que d'un autre territoire corporel. Le corps est maintenant représenté comme une totalité, qui s'ordonne par l'intermédiaire de l'image, qui est précisément ce qui le totalise en tant que tel. Cette image est construite par le regard des figures parentales, qui inscrit l'enfant dans le registre du moi idéal et de l'omnipotence primaire, par un geste anticipateur énoncé par la proposition "his majesty, the baby".¹⁰¹

C'est cette image qui recoud et qui traverse les diverses modalités de corps auto-érotiques, en les inscrivant dans une totalité unifiante. Comme nous le savons, Lacan a forgé le concept de stage du miroir¹⁰² pour énoncer la constitution du moi narcissique et du corps unifié, contreparties du corps fragmenté de l'auto-érotisme.

Dans la formulation que j'avance donc ici, le moi idéal comme forme de subjectivation, corrélatif de la séparation entre les registres psychiques de l'inconscient et du pré-conscient/conscience, présuppose l'instauration de l'économie du narcissisme proprement dit. Donc, le narcissisme primaire serait, dans le registre corporel, l'équivalent du moi idéal, toujours fondé sur le refoulement originaire.

Parallèlement, l'introjection¹⁰³ constitue l'autre mécanisme qui est en jeu ici. C'est par l'intermédiaire de celle-ci que l'image unifiante et totalisante se constitue, de sorte que moi et corps s'imbriquent maintenant comme totalisations de soi-même. Donc, incorporer et introjeter ne seraient pas des mécanismes identiques, mais ils se rapportent à des ordres corporel et psychique bien différenciés. Reste à savoir, néanmoins, comment l'introjection se distingue de l'identification,¹⁰⁴ que nous avons introduite ici comme étant un

⁹⁹ Ibidem.

¹⁰⁰ Freud, S., "Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa" (Dementia paranoides) (Le Président Schreder) (1911). In: Freud, S., *Cinq psychanalyses*. Op. Cit.

¹⁰¹ Freud, S., "Pour introduire le narcissisme" Chap.II. In: Freud, S., *La vie sexuelle*. Op. Cit.

¹⁰² Lacan, J., "Le stage du miroir comme formateur de la fonction du je". In: Lacan, J. *Écrits*. Op. Cit.

¹⁰³ Freud, N., "Psychologie des foules et analyse du moi" (1921). In: Freud, S., *Essais de psychanalyse*. Op. Cit.; Freud, S., "Le moi et le ça". Idem.

¹⁰⁴ Freud, S., Idem.

autre mécanisme psychique, différent des deux précédents. C'est ce que nous allons voir par la suite.

XII. Le corps dans la réalité

La troisième forme de subjectivation décrite dans le discours freudien est celle du moi réel définitif^{105 106}. Ce-dernier est réglé par le principe de réalité, et ne se fonde plus ni sur l'hégémonie du fantasme, ni sur celle du principe de plaisir.¹⁰⁷ Il y a ici séparation entre les registres de l'intérieur et de l'extérieur, constituant deux mondes distincts et bien discriminés, et selon laquelle l'objectivité comme critère distingue clairement l'intériorité (réalité psychique) et l'extériorité (réalité matérielle).

C'est dans ce registre-là que se constitue l'idéal du moi, par lequel la subjectivité va maintenant se régler par l'intermédiaire de quelque chose qui la transcende et la dépasse toujours. C'est une autre façon d'affirmer ce qui fonde l'objectivité en tant que critère. En d'autres termes, l'objectivité comme critère différentiel présuppose toujours l'existence de l'idéal du moi, comme régulateur cognitif, éthique et esthétique de cette forme de subjectivation.

Cela suppose l'instauration du complexe d'Oedipe, ainsi que la constitution de la différence sexuelle, qui marquent le moi réel définitif pour toujours. Etre homme et être femme sont donc des attributs fondamentaux du moi réel définitif dans cette forme de subjectivation.

L'autre destin de la pulsion est la sublimation, qui offre de nouvelles possibilités au retour du refoulé dans la métapsychologie freudienne.¹⁰⁸ La sublimation fait alors partie de la constitution de l'objectivité, distinguant donc l'intériorité et l'extériorité. C'est par la sublimation que la subjectivité peut accepter l'existence de quelque chose qui la transcende, dans les registres éthique et esthétique, et cherche à y correspondre en tant que projet d'existence.

En conséquence de cela, la temporalité se mesure dès lors par l'existence de relations causales entre les événements, et le plaisir n'est plus

¹⁰⁵ Freud, S., "Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques". In: Freud, S., *Résultats, Idées, Problèmes*. 1890 – 1920. Vol. I. Op.cit.

¹⁰⁶ Freud, S., "Pour introduire le narcissisme". In: Freud, S., *La vie sexuelle*. Op.cit.

¹⁰⁷ Freud, S., "Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques". In: Freud, S., *Résultats, Idées, Problèmes*. Op. Cit.

l'unique enjeu dans la lecture de ceux-ci. Le moi réel définitif est donc réglé par la temporalité, maintenant toujours fondée sur la causalité comme principe organisateur du monde.

Nous sommes ici dans le registre du narcissisme secondaire¹⁰⁹, où l'idéal du moi rectifie sans cesse les prétentions du moi idéal. Nous pouvons en déduire qu'un autre ordre corporel est ici en jeu, où c'est la réalité, en tant que principe, qui permet une perception du corps bien différente de celle adoptée par l'impératif du plaisir. Nous ne pouvons plus affirmer, dans ce nouveau territoire corporel, que ce qui procure du plaisir est à moi et ce qui n'en procure pas n'est pas à moi, car maintenant le moi-corps reconnaît aussi bien les marques de ce qui donne du plaisir que celles de ce qui n'en donne pas.

Ce n'est que dans ce registre subjectivant que les identifications proprement dites peuvent se faire, en tant que traits psychiques se rapportant à la différence sexuelle, dont l'Oedipe constitue le fondement. Les identifications n'ont plus rien à voir, ni avec les images narcissiques, ni avec les marques incorporées des objets primordiaux; elles se distinguent, par conséquent, aussi bien des introjections que des incorporations. Elles sont constitutives du moi réel définitif comme forme de subjectivation, ainsi que comme une économie corporelle qui n'a plus le plaisir pour seul impératif.

XII. Répéter à nouveau

Je pourrais encore développer tous ces commentaires sur le statut du corps en psychanalyse, dans son articulation intime avec les diverses formes de subjectivation, dans d'autres directions théoriques. Mais cela rendrait cet essai encore plus long, y ajouterait des propositions qui ne sont pas essentielles, dans la mesure où ce que nous prétendions montrer ici, c'était l'existence, dans le discours freudien, d'une lecture du corps articulée de très près au psychisme, sous la forme de différentes formes de subjectivation.

Il xisterait, donc, divers registres corporels formulés par Freud, rigoureusement articulés à diverses formes de subjectivation. Il est par conséquent absolument impossible de considérer corps et psychisme séparément, ainsi qu'on l'a fait postérieurement dans la tradition de la pensée

¹⁰⁸ Freud, S., "Pulsions et destins des pulsions". In: Freud, S., *Métapsychologie*. Op. Cit.

¹⁰⁹ Freud, S., "Pour introduire le narcissisme". In: Freud, S., *Métapsychologie*. Op. Cit.

psychanalytique. Ce qui a entraîné un refoulement de ce discours, avec les terribles conséquences mentionnées au début de ce travail.

La raison en a été, il me semble, une solution de compromission que la psychanalyse a établie avec les ordres médical et psychiatrique, qui attribuait le champ du corps aux deux derniers, tandis que la psychanalyse était restreinte au champ du psychisme. Cela a fait que la psychanalyse est restée circonscrite au registre des représentations psychiques et des signifiants, pendant que la médecine et la psychiatrie avaient le corps pour objet de travail. Mais, pour les premières, le concept de corps était identifié à celui d'organisme, et pour la psychanalyse, il a toujours été une production érotique, construit sur l'organisme déhiscent et tourné vers la mort. Le corps, dans le discours freudien, est une territorialisation de l'organisme, c'est-à-dire, une occupation et une colonisation de celui-ci, produite par l'échange permanent entre la force pulsionnelle et l'autre, et qui a pour corrélatif les diverses formes de subjectivation. En d'autres termes, il n'y a pas de corps sans psychisme (et vice-versa) dans le discours freudien; ce sont des registres complémentaires, toujours présents dans la lutte tragique sans cesse recommencée de la vie contre la mort. La vie a ainsi toujours la marque d'Eros comme condition de possibilité, et s'oppose à la mort imminente, annoncée par la force constante de la pulsion, dans son insistance ininterrompue.

Aussi, diverses modalités de territoires corporels se constituent perpétuellement, à côté de leurs formes de subjectivation corrélatives, justement parce que la pulsion est une force constante. Cela signifie que tout ce que nous avons décrit ne se limite pas à l'enfant, cela se produit sans répit, dans la mesure où la pulsion en tant que force constante impose une exigence de travail à l'autre comme impératif. Ce qui implique encore l'affirmation selon laquelle le corps est marqué par la mobilité permanente, malgré le fait que, selon les critères narcissiques du moi, la subjectivité ne puisse pas reconnaître cette mobilité constitutive du corps.

La lecture freudienne du corps, toujours articulé aux formes de subjectivation, a provoqué également la critique du dualisme cartésien, comme nous l'avons vu. Sans cette critique, par conséquent, le concept de corps en psychanalyse ne pourrait se distinguer du concept d'organisme, et le premier ne pourrait pas être la territorialisation de celui-ci. C'est par la critique du

dualisme cartésien que le discours de Freud a pu élaborer une lecture originale du psychisme, en tant que forme de subjectivation, car il a pu entreprendre, enfin, une autre lecture du corps, comme territorialisation de l'organisme.

Il s'est avéré nécessaire de répéter ici ce complexe parcours, une fois encore, en parcourant les divers territoires corporels et les sillons de leurs différentes formes de subjectivation, pour pouvoir reprendre, de façon éloquente, les fils constitutifs de la tradition psychanalytique, et apporter une contribution dans le sens de démêler les noeuds produits dans le champ du malaise de l'actualité. Car, ainsi que nous le savons bien, il est nécessaire de répéter pour perlaborer,¹¹⁰ seule possibilité qui nous reste d'avancer dans le noir.

¹¹⁰ Freud, S., "Remémoration, répétition, élaboration". In: Freud, S., *La technique psychanalytique*. Paris, P.U.F., 1972.